Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 31 (1902)

Heft: 1

Rubrik: Éducation morale : conseils du P. Ganganelli à un maître d'école

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉDUCATION MORALE

Conseils du P. Ganganelli [1] à un maître d'école

Le grand talent d'un instituteur consiste à bien connaître la source d'où dérivent les fautes, afin d'humilier si c'est orgueil, d'encourager si c'est paresse, de mortifier si c'est mollesse, de réprimer si c'est pétulance. Vous aurez soin que vos écoliers soient toujours appliqués. Outre que l'application fixe l'esprit et captive l'imagination, elle fait éclore les talents. Il y en a chez qui ils se développent lentement : mais, pour peu qu'on ait de la patience et de la sagacité, on juge si le nuage sera percé par des rayons ou s'il demeurera toujours opaque.

Prenez bien garde d'avoir une méthode unique dans votre manière de diriger : celui-ci doit essuyer une vive réprimande, celui-là n'a besoin que d'un simple coup d'œil.

Que votre silence soit éloquent : c'est le moyen de ne reprendre que rarement. Les jeunes gens croient presque toujours que c'est humeur, ou envie de gronder, lorsqu'on ne cesse de leur donner des avis ; et, souvent, ils ne se trompent pas.

Surveillez-les avec soin, mais sans qu'ils s'en aperçoivent. On fait naître le désir de mentir et de tromper lorsqu'on montre un air de défiance. Le ton d'amitié flatte un élève, au lieu que l'air sévère le blesse et l'irrite.

Souvenez-vous que la vraie vertu n'est point farouche, et qu'un visage riant inspire la confiance. On se révolte presque toujours contre un extérieur froid et sérieux, parce qu'il ressemble à l'orgueil.

Ne poussez pas trop loin la perfection ; les hommes ne sont pas des anges, et il faut être sage avec sobriété : autrement les jeunes gens vous prendront en aversion et se lasseront de la piété même. Ce n'est pas la répétition des préceptes qui les rend meilleurs. On prêcherait tout le jour, qu'on n'opèrerait rien, si l'on ne donne pas des principes. Quand on est convaincu par le raisonnement qu'il y a nécessairement un Dieu, conséquemment une religion, et que la seule vraie est celle que nous professons, on ne se laisse pas éblouir par des sophismes ; et si l'on pèche on est assuré qu'on fait mal.

Bannissez l'espionnage comme une peste publique. Sans cela on accoutume les hommes à être hypocrites et faux amis. Ayez également en horreur la prévention. Elle est cause que l'innocent est tous les jours opprimé, et que le coupable triomphe. Si vous apprenez quelque chose par des rapports, allez aux éclaircisse-

[1] Devenu le Pape Clément XIV, mort en 1774.

ments, et ne condamnez jamais personne sans l'avoir mis dans le cas de se justifier.

Ne punissez pas sans avertir, à moins qu'il ne s'agisse d'une faute qui exige sur-le-champ une peine proportionnée. Soyez plus indulgent pour les fautes secrètes, parce qu'elles ne sont pas accompagnées du scandale, qui est le plus grand des maux.

Suivez le précepte de l'Evangile en avertissant charitablement celui qui s'égare.

(A suivre.) (Communiqué par L. Meilland, instituteur à Liddes (Valais.)

Aux jeunes instituteurs

C'était aux jours pluvieux d'octobre ; l'atmosphère était pénétrante d'humidité. A la campagne, devant un bon feu, je causais avec un homme de loi, vétéran de la magistrature.

Le sujet de notre causerie était un livre qui avait fait un bruit scandaleux à son apparition, et qui, d'ailleurs, est tombé aujourd'hui dans l'oubli le plus complet. Nous étions d'accord à le condamner.

— L'avez-vous lu ? me dit mon hôte.

— Moi, non. Je m'en rapporte aux critiques autorisées que j'en ai lues.

— « Vous avez eu tort, mon ami, *il faut tout juger par soi-même.* » Je me disposais à répondre de mon mieux, éprouvant bien quelque embarras. La Providence vint à mon aide, en envoyant une diversion. Oh ! quand on est presque à bout d'arguments, une diversion, comme on l'accueille avec soulagement et avec joie. « Toc ! Toc ! — Entrez. »

C'était un bon vieux pâtre, introduit par la cuisinière. Dans une corbeille de branches de coudrier, il apportait de magnifiques champignons.

Son maître, entre autres passions innocentes, mais non sans danger, avait celle de ces cryptogames.

Il les regarde, les flaire, mais d'un air peu satisfait :

— « Je m'en défie ! Voyez, qu'en pensez-vous ? me dit-il en me les présentant !

— « Moi, lui dis-je, je n'y entends rien, je me déclare incompétent ; demandez plutôt à la cuisinière. »

« La cuisinière interpellée les examine à son tour. « Hé bien ! Jeannette ? — C'est du poison, pouah ! fit-elle. — Jetez donc ça, s'écrie le maître. — Pardon, mon ami, lui dis-je ! Comment !... les jeter sans les goûter ? — Mais !... — Non ! *il faut tout juger par soi-même.* — Vous voulez donc que je risque de m'empoisonner pour être sûr qu'ils sont mauvais ! — Eh ! vous vouliez bien m'exposer au poison en me faisant lire Renan ! »

Mon honorable ami me tendit la main ; il m'avait compris.